

ALION PRODUCTIONS
Patrick Sandra

BACCA PRODUCTIONS
Christal Perrin

proposent

"CONTES DES GRANDS PORTS"



ARION PRODUCTIONS et **BACCARA PRODUCTIONS**
PATRICK SANDRIN **CHANTAL PERRIN**

PRÉSENTENT

UNE COLLECTION CONÇUE ET DIRIGÉE PAR
PATRICK SANDRIN
avec la collaboration de **NATHALIE DONNINI**

avec
OTAR IOSELLIANI
ABBAS KIAROSTAMI
PAUL LEDUC
JOAO CESAR MONTEIRO
DAI SIJIE
ALAIN TANNER

ARION PRODUCTIONS
16-18, RUE VULPIAN
75013 PARIS
45 35 75 75

BACCARA PRODUCTIONS
16-18, RUE VULPIAN
75013 PARIS
43 36 54 44

Paul LEDUC

Né en 1942 au Mexique; diplômé de l'IDHEC

"Latino Bar" (1990)
Sélection officielle Berlin 1991

"Barocco" (1989)

"Frida" (1984)

"Reed, Mexico Insurgente" (1972)
Prix Georges Sadoul

De lui, on a vu en France "Reed Mexico insurgente", superbe évocation de la révolution mexicaine (...). D'audacieux festivaliers ont découvert "Frida", admirable portrait de l'artiste peintre Frida Kahlo (...). Ne saurait-on rien de lui que "Latino Bar", cette fleur étrange cueillie dans le golfe de Maracaibo, suffirait à l'imposer comme un cinéaste indispensable.
Le Monde, mai 1992

Plus encore que Barocco, Latino Bar prend ce risque d'être un film à la fois intellectuel et sensuel, d'une étrange beauté formelle appuyée sur des partis pris, des refus qui peuvent passer pour des manques, pire des manières qui sont le moyen d'une recherche des origines, car le mot est au pluriel, toujours chez Paul Leduc.
Cahiers du Cinéma

Able, Age, Ail, Ance, Ant, Ante, Atif,
Ative, E, Ée, Efeuille, Emanteau,
Ement, Er, Eur, Euse, Ier, Ière, Illon,
Ion, Ionnaire, Ique, Land, Landien,
O, Or, Rait, Raitiste, Raiturer, Uaire,
Ugais, Ugaise, Ulan, Une.

Le cinéma mexicain

28 octobre 1992 - 1^{er} février 1993.

Centre Georges Pompidou

Latino Bar

de Paul Leduc, 1991, 100 mn, coul.
avec Dolores Pedro, Roberto Sosa, Ernesto Gómez Cruz

La énigme et sans doute la plus originale adaptation du roman *Santa* de Federico Gamboa par un cinéaste mexicain. Transposés dans un cadre contemporain – les Caraïbes vénézuéliennes – l'intrigue et les personnages typiques du naturalisme moralisateur et mélodramatique subissent un changement décisif, vers une sensualité à fleur de peau, une violence à peine contenue et une misère évoquée sans complaisance.

Barroco

de Paul Leduc, 1985, 105 mn, coul.
avec Ernesto Gómez Cruz, Roberto Sosa, Francisco Rabal, Angela Molina

Coproduction hispano-cubaine. Adaptation du *Concert baroque* d'Alejo Carpentier, un voyage en compagnie d'un opéra méconnu de Vivaldi, une méditation sur les origines métisses de la musique et de la culture latino-américaines, par le réalisateur mexicain le plus novateur sur le plan de l'expression.

Frida, naturaleza viva. [Frida, nature vivante]

de Paul Leduc, 1984, 108 mn, coul.
avec Ofelia Medina, Juan José Gurrola, Salvador Sánchez, Max Kerlow

Évocation sensible et pudique du peintre Frida Kahlo, dont toute l'œuvre est un douloureux autoportrait. Autour de cette femme-culte, Leduc compose une sorte de radiographie de l'intelligentsia révolutionnaire et de la gauche mexicaines, hantées par des personnages aussi hauts en couleur que Rivera, Siqueiros et Trotsky.

Reed, México insurgente. Reed, Mexique insurgé

de Paul Leduc, 1970, 111 mn, n&b, vidé au stépa
avec Claudio Obregón, Eduardo López Rojas, Ernesto Gómez Cruz, Eraclio Zepeda

D'après le récit de l'Américain John Reed (auteur des *Dix jours qui ébranlèrent le monde*), ce film qui présente une Révolution mexicaine à visage humain, est davantage inspiré par les photographies de l'agence de presse d'Agustín V. Casasola que par les œuvres des peintres muralistes. Une réalisation-phare pour le nouveau cinéma mexicain, qui obtint en France le prix Georges Sadoul.

Télérama



film qui, sans être muet, se veut à l'évidence silencieux comme ses héros mutilés. Les seules paroles vraiment audibles resteront celles, définitives, de la chanson : « ou tu aimes, ou tu n'aimes pas, y'a pas de calcul ». Elles sont comme la quintessence du registre mélodramatique.

Latino bar pousse à l'extrême certains traits de la recherche propre à Leduc et déjà sensibles dans *Barroco*. Plus encore que celui-là, *Latino bar* prend ce risque d'être un film à la fois intellectuel et sensuel, d'une étrange beauté formelle appuyée sur des partis pris, des refus qui peuvent passer pour des manques, pire des manières, mais qui sont le moyen d'une recherche des origines, car le mot est au pluriel, toujours chez Paul Leduc. Sans doute était-ce plus évident dans *Barroco* ; il s'agissait alors de trouver les origines de la musique, un refrain demandait d'où viennent ceux qui chantent, et le film traversait les époques et l'espace, Europe et Amérique latine, en tournant comme une vrille, ou comme une ronde. *Latino bar* regarde droit vers les origines du cinéma mexicain. On parlait de manques : de même qu'il n'y a pas de paroles, il y a dans le film quelqu'un qui ne voit pas, le personnage de l'aveugle musicien, une figure conventionnelle, au même titre que la prostituée et son amoureux. Tous viennent d'un roman naturaliste de Federico Gamboa (*Sorata*) datant du début du siècle qui avait déjà été adapté à l'époque du muet, mais a surtout donné en 1931 le premier film officiellement considéré comme un produit de l'industrie mexicaine à la naissance du parlant, le seul réalisé alors au Mexique en son direct. Le fait est d'importance tant le parlant était mal arrivé dans un pays incapable encore de produire ses propres films, craignant l'impérialisme

de la langue anglaise sur l'espagnol à tel point qu'il avait été question d'interdire la projection des films en version anglaise, qu'on doublait toutes les productions américaines, et que Hollywood devait fournir les films hispaniques que l'Amérique latine n'arrivait pas à réaliser... Pour convaincre enfin de cette complication originelle du parlant dans le cinéma mexicain et sur tout le continent, ajoutons qu'on ne s'entendait pas même alors sur la « bonne » langue, le bon espagnol, celui des Espagnols ou celui des Latino-américains. Sur la même trame que le film d'Antonio Moreno, réalisateur du *Sorata* de 1931, Leduc qui fit partie du difficile « Nouveau cinéma » mexicain, réalise une œuvre qui fait donc retour aux origines de son cinéma national, mais en le critiquant à combien : en transposant « son » histoire sur une île, au bord du continent, en mêlant la couleur des peaux, en refusant la complétude, l'idée de cette complétude du cinéma qui lui serait venue avec « le parlant » d'abord, puis « la couleur ». Alors, il reprend tout, mais sur la bande-son choisit la musique plutôt que la parole, et s'il utilise une image extrêmement riche, colorée dans des cadres remarquables, il l'handicape en quelque sorte avec ce personnage d'aveugle musicien, qui ne peut plus à la fin que faire du bruit avec sa canne. On peut, on doit se trouver concerné par ce pessimisme qui met à distance, par ce refus d'un cinéma coussu, uni et convaincu de sa pureté, par cette position critique qui n'évite pas l'attention, ni la beauté, mais se cherche d'autres moyens, une autre langue, et va voir ce qu'il y a « derrière » en ces lents travellings latéraux déjà apparus dans *Frida* et *Barroco*. Que disait Luc Moullet, le premier ? « La morale est affaire de travelling » ; et l'histoire donc. ■

Télérama



• Latino Bar • Pas de dialogues. Juste des sons.

Drame de Paul Leduc

Latino Bar



Pendant une heure trente, pas de dialogues. Juste de la musique, des sons. Et de lents mouvements de caméra autour d'une poignée de personnages, dans un bidonville construit sur pilotis.

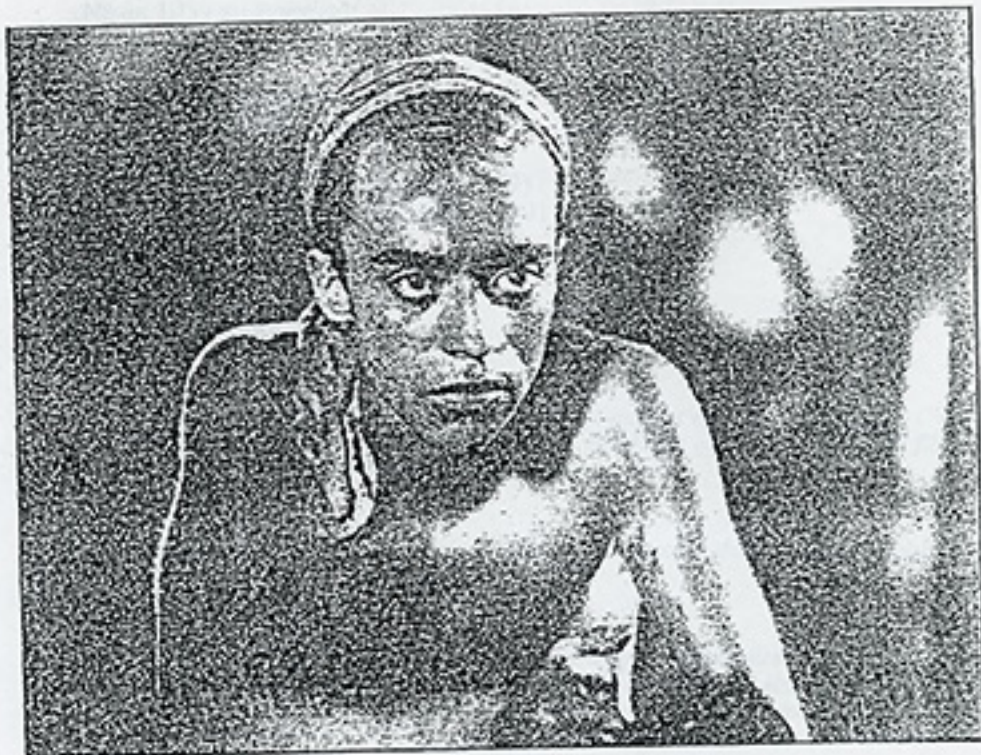
Nous sommes au Venezuela. On entend le clapotis de l'eau. On sent la moiteur de l'air. Et l'on suit une prostituée noire au grand cœur, un vagabond amoureux, des dockers en sueur...

Obstinément, la caméra revient sur la piste de danse du Latino Bar, un café minable, éclairé de lampes multicolores. Sous un gros ventilateur qui tourne lentement, inutilement, quelques danseurs abrutis par l'alcool.

Paul Leduc (prix Georges-Sadoul en 1972 pour *Reed, Mexico Insurgente*) ne raconte pas une histoire. Il recrée une ambiance de violence latente ; il montre la crasse, la religiosité exacerbée, le désespoir qui guette...

Le travail sur l'image est remarquable, et la mise en scène toujours sur le fil. Elle ne tombe pas dans le folklore facile. On reste dans le réalisme. Et parfois, on bascule dans l'étrange, comme lorsqu'éclate cette bagarre que Paul Leduc filme avec violence, mais avec une élégance qui l'apparente à une chorégraphie.

Bernard Génin



Roberto Sosa dans Latino Bar, de Paul Leduc.

Le bar des merveilles

Sans parole mais en couleur et en musique, un chant d'amour et de liberté

LATINO BAR

de Paul Leduc

Est-ce l'enfer, le Latino Bar? Est-ce l'enfer, ce bouillou de bout du monde, au centre d'un réseau de passerelles et de baraques sur pilotis, avec la mer encombrée de plate-formes pétrolières pour horizon, ce bégayant à filles et à ivrognes, cloaque et refuge d'un pays de jungle et de flics tortionnaires, de mistère et d'obscurantisme? Vous qui y entrez, n'abandonnez pas tout espoir, des merveilles vous attendent au-delà

de son seuil que ne ferme aucune porte. Mais abandonnez vos habitudes de spectateur, ici s'invente le vocabulaire d'un conte mythique, tragique, immémorial, qui ne ressemble à rien de connu.

Ce vocabulaire est sans mot, constitué uniquement de musiques et de couleurs, de corps torrides et de regards févres, d'angoisse et de grâce. C'est la chanson, somptueusement chorégraphiée par une caméra magicienne, des amours de la pute noire et du voyou. « Chut! » font les tueurs en uniforme, mais le saxo ne se taira pas, tandis que danse la fille superbe — de face et c'est une beauté mulâtre, de profil et c'est une divinité sauvage.

Bleus sont le matin calme et la violence de l'amoureux traqué, c'est rouge éclaboussant d'amour physique et de mort qui rôde, et jaune comme un soleil. C'est plein d'odeurs et d'ombres, de poignards tranchant et de tronches poignantes. C'est une espèce de miracle de film, avec, oui, l'espoir, et la parole et le bonheur au bout.

L'auteur de cette merveille s'appelle Paul Leduc, il est mexicain, il a cinquante ans. Est-ce une sorte de pterodactyle, spécimen survi-

tion des cinéastes latino-américains? Est-ce la vestale oubliée d'un cinéma de feu, quand la flamme semble partout éteinte sur le continent?

De lui, on a vu en France *Reed, Mexico insurgente*, superbe évocation de la révolution mexicaine, c'était il y a vingt ans. On sait qu'il a travaillé avec Garcia Marquez à une adaptation d'*Au-dessous du volcan*, qu'il a réalisé *Barroco* d'après Alejo Carpentier. D'audacieux festivaliers ont découvert *Frida*, admirable portrait de l'artiste peintre Frida Kahlo, compagne du fresquiste mexicain Diego Rivera, amie de Trotski, de Breton, de Siqueiros. Ne saurait-on rien de lui que *Latino Bar*, cette fleur étrange cueillie dans le golfe de Maracaibo, suffirait à l'imposer comme un cinéaste indispensable.

JEAN-MICHEL FRODON